

Comment se constituent de nouvelles communautés ?

Par **Madeleine PASTINELLI**

Département de sociologie, Université Laval

L'étude empirique dans la longue durée de communautés en ligne permet de mettre en lumière les rapports qui existent entre leurs dimensions sociales et techniques et la façon dont les sentiments d'appartenance et les dynamiques collectives qui se forment en ligne peuvent s'inscrire dans un temps long, jusqu'à survivre aux plates-formes et dispositifs numériques par lesquels elles se sont développées. Parler de communauté en ligne commande toutefois de se livrer à un exercice de clarification conceptuelle, puisque si l'expression peut sembler consacrée, elle ne va pas sans poser de problème pour la sociologie. La notion est d'autant plus sujette à débat qu'elle est couramment employée sans être définie, et ce tant pour désigner des groupes qui partagent une identité, des pratiques ou une condition (qu'ils interagissent ou non ensemble) que pour désigner des ensembles vastes et hétérogènes formés de plusieurs centaines de millions d'utilisateurs d'une même plate-forme (Ebay, Youtube, Facebook, etc.) n'ayant *a priori* que bien peu de chose en commun, si ce n'est l'usage d'un même dispositif. Plusieurs critiques de la notion de communauté en ligne évoquent la configuration des liens, certains rappelant que l'idée de communauté implique un sens de la collectivité, une appartenance ou le partage d'orientations communes qui font défaut dans de nombreux contextes numériques, où ce que l'on observe correspond davantage à l'entrecroisement de réseaux individuels plutôt qu'à la formation de collectifs dotés d'une quelconque unité (Wellman, 1999 ; Wellman *et al.*, 2003 ; Fernback, 2007 ; Yuan, 2013). C'est l'existence même de groupes d'appartenance et la pertinence d'aborder les choses sous cet angle qui ont été remises en question, et cela d'autant plus que se sont multipliées les plates-formes qui individualisent les contenus, ce qui s'avère concrètement moins propice à la formation de tels collectifs. Nombre de chercheurs ont ainsi cessé de parler de « communauté en ligne » pour plutôt s'intéresser aux usages des dispositifs, aux liens interindividuels et aux réseaux, aux espaces numériques, aux publics ou aux audiences, bref en renonçant à aborder la socialité numérique avec des approches centrées sur le collectif et l'idée d'appartenance au profit d'autres angles d'analyse (Yuan, 2013).

Pour penser la communauté en ligne, il n'est pas inutile de revenir aux travaux de sociologie interactionniste d'Anthony Cohen (1985), qui visaient eux-mêmes à dépasser les problèmes que posent les tentatives de définir la communauté en fonction de la force des liens unissant les personnes, de l'importance de leur attachement au collectif ou du genre de solidarité ou de contrôle social censé caractériser leurs rapports. Sur ces plans, la diversité des cas de figure observables est trop importante pour qu'aucun de ces éléments ne permette de saisir ce qui fait la communauté. Cohen proposait plutôt de caractériser le lien communautaire par l'existence d'une frontière symbolique prenant forme dans des processus de différenciation par lesquels les individus se reconnaissent entre eux comme appartenant à un même groupe et se distinguent de ceux qui ne sont pas des leurs. Autrement dit, on peut considérer que l'on a affaire à une communauté dès lors que plusieurs personnes, dans leurs interactions, opèrent la distinction entre celles qui sont des leurs et celles qui n'en sont pas, ce qui revient au même, lorsqu'elles peuvent se reconnaître entre elles et faire sentir à d'autres qu'ils ou elles « n'en sont pas » ou pas autant que d'autres, et qu'ils ou elles devraient donc faire profil bas et se tenir à leur place. Une telle frontière est bien sûr toujours contextuelle et constamment renégociée, de sorte que l'appartenance à la communauté

est à la fois relative et variable : on en est plus ou moins que d'autres, selon que l'on est plus ou moins ancien à fréquenter un espace numérique, que l'on est reconnu comme occupant une place plus ou moins centrale (en fonction de l'importance de sa contribution ou encore de sa proximité par rapport aux espaces et figures de pouvoir), que l'on maîtrise plus ou moins que d'autres les codes, les savoirs et les références communément partagés ou valorisés, etc.

La formation d'une communauté en ligne ne présuppose donc rien quant à la qualité des liens unissant les personnes, à l'homogénéité du groupe, ni quant à la solidarité que l'on y trouverait. Elle repose d'abord et avant tout sur le fait que ses membres partagent un ensemble de références qui leur permettent de se reconnaître mutuellement et de se distinguer collectivement. L'histoire de la communauté et de ses espaces, et les événements qui l'ont marquée, peuvent jouer le rôle de telles références communes, alors que le simple fait d'être plus ancien que d'autres au sein d'un espace numérique confère parfois un supplément de légitimité. Ces références communes peuvent également prendre la forme d'*inside jokes*, qui ne sont intelligibles que pour certains et qui, de ce fait, permettent de rendre visible l'existence d'un monde commun et ses limites. Elles peuvent également prendre la forme de normes particulières d'interaction ou d'une perspective, voire d'un langage idiomatique en lien avec certaines expériences, certains intérêts ou pratiques, etc. Il n'est évidemment pas exclu que des communautés en ligne puissent donner lieu à des liens forts et à une solidarité réelle, que d'autres rassemblent des gens qui partagent des valeurs, des pratiques ou des croyances, ou que certaines s'organisent autour de la poursuite d'un projet commun, mais aucun de ces éléments n'est *a priori* nécessaire à la formation d'une communauté en ligne. En effet, le partage de références communes permettant de donner corps à des frontières et de jouer des processus d'inclusion ou d'exclusion s'observe couramment dans des contextes socialement et culturellement hétérogènes, où l'on ne poursuit aucun projet collectif et où les liens sont manifestement plutôt lâches.

On peut donc définir la communauté en ligne comme un groupe de personnes qui ont l'habitude d'échanger collectivement en ligne et qui, dans leurs interactions, mobilisent différentes références leur permettant de se reconnaître comme faisant partie du même groupe et de se distinguer de ceux qui n'en sont pas, par la mise en œuvre de différents procédés d'inclusion et d'exclusion. Cela n'empêche évidemment pas qu'une communauté en ligne puisse se former à partir d'un collectif existant hors d'Internet, ni à l'inverse que la communauté en ligne puisse déborder dans d'autres contextes et prendre corps *in situ*. Précisons également que la communauté en ligne ainsi définie ne suppose pas non plus une interconnaissance de toutes les personnes qui en font partie. Au contraire, si les membres de la communauté mobilisent des références communément partagées pour performer leur appartenance au groupe, c'est bien parce que cette appartenance ne va pas toujours de soi, que chacun n'est pas toujours en mesure de situer *a priori* tous ceux avec qui il est susceptible d'interagir et de savoir qui est de la communauté et qui n'en est pas. C'est d'autant plus important lorsque la communauté est trop étendue pour que chacun puisse connaître les autres individuellement, mais ça l'est également dans des communautés plus restreintes, dans la mesure où la participation des individus à des communautés en ligne revêt couramment un caractère épisodique. En effet, il est fréquent que l'on s'y investisse plus ou moins activement pendant des périodes plus ou moins longues, pour s'y faire ensuite plus rare ou s'en absenter, avant de parfois s'y réinvestir plus activement, la participation évoluant couramment en fonction de l'emploi du temps des uns et des autres, de leurs préoccupations du moment et de ce qui caractérise leurs rythmes quotidiens.

Il me semble par ailleurs essentiel d'insister sur l'importance de distinguer la communauté en ligne comme phénomène social de l'espace numérique ou de la plate-forme où elle prend place. S'il faut bien reconnaître que certains dispositifs sont, eu égard à leurs « affordances », plus que d'autres propices à la formation de communautés en ligne (c'est le cas entre autres des groupes Facebook

ou des forums de discussion), on aurait tort de croire que c'est le dispositif ou l'espace numérique qui engendrent la communauté. Soulignons que si, dans certains forums de discussion, on trouve des communautés très denses et très actives, dans d'autres espaces en tous points semblables aux premiers quant au dispositif utilisé, il n'en est rien : des interactions se jouent entre individus sans jamais déboucher sur l'émergence d'une communauté en ligne, la mayonnaise communautaire ne prenant pas toujours. Par ailleurs, une fois qu'elles sont constituées, les communautés peuvent fort bien s'affranchir du dispositif ou de l'espace qui les a vues naître, exactement de la même manière que rien n'empêche le groupe des habitués de la salle de bowling de se fréquenter pour des apéros et des barbecues et de persister longtemps comme collectif après la fermeture du lieu où ils ont fait connaissance. Dans ce sens, il n'est pas exceptionnel que la communauté en ligne préexiste à l'espace dans lequel elle évolue. Cela peut être parce qu'une communauté est amenée, au fil de l'évolution des technologies, à passer d'un dispositif à un autre jugé plus pratique ou plus intéressant, ou parce qu'elle se forme à partir d'une communauté existante. Il est en effet assez courant de voir apparaître des divisions au sein des communautés en ligne, que ce soit à cause de divergences de vue, de luttes de pouvoir ou parce que, la communauté s'élargissant, celle-ci donne lieu à la formation de sous-groupes. C'est ainsi que nombre d'entre elles sont amenées à se scinder, alors qu'une partie de la communauté essaime⁽¹⁾ et se donne un espace propre. Bref, si le partage d'un même espace numérique peut finir par donner corps à une communauté en ligne alors que ceux qui le fréquentent finissent par se reconnaître autour d'une histoire commune et d'une appartenance partagée à cet espace, il est également très fréquent que ce soit plutôt, à l'inverse, la communauté qui, ayant pris forme dans un autre contexte, soit à l'origine de l'espace dans lequel elle se déploie.

Si la communauté en ligne peut prendre forme en lien avec un projet, une pratique collective (que l'on pense aux guildes de joueurs de jeux de rôle ou aux communautés qui se forment autour de certains logiciels libres), le partage d'un intérêt, d'une croyance ou d'une manière de vivre, aucun de ces éléments n'est une condition nécessaire à la formation d'une communauté en ligne. Mais dans tous les cas, la communauté en ligne ne prend forme qu'à partir du moment où des individus sont amenés collectivement à se reconnaître quelque chose en commun, ne serait-ce que la fréquentation d'un même espace dans la durée, et qu'ils peuvent, dans leurs interactions, rendre visible cette conscience de ce qui les unit et les distingue des autres. À la base même de la communauté, il y a donc *a minima* toujours un principe d'altérité, c'est-à-dire une frontière symbolique entre « nous » et « les autres ». Cette altérité prend parfois la forme d'un rapport bien concret, qui se manifeste par des pratiques de censure ou d'exclusion des indésirables. Mais dans d'autres cas, elle se présente plutôt sous la forme des discours que l'on tient et qui sont parfois de l'ordre de l'implicite, au sujet des « autres » desquels on se distingue collectivement ou, plus subtilement, elle se manifeste dans l'attitude que l'on adopte vis-à-vis des nouveaux venus que l'on juge collectivement et que l'on remet à leur place, le temps de voir si l'on finira ou non par les intégrer.

Après quelque vingt-cinq ans de progressive démocratisation des technologies numériques, nous avons aujourd'hui le recul nécessaire pour tirer quelques conclusions sur la pérennité des communautés en ligne. À ce chapitre, il faut peut-être rappeler comme les observateurs du numérique s'inquiétaient, au tournant du millénaire, du caractère peu contraignant de l'engagement dans des communautés virtuelles, de la facilité avec laquelle on aurait pu, en ligne, nouer et rompre des liens à l'infini, postulant que les communautés virtuelles seraient forcément

(1) J'emprunte l'idée à Guillaume Latzko-Toth (1998), qui avait déjà mis au jour le phénomène des communautés qui naissent pas essaimage et discuté de celui-ci pour rendre compte de la façon dont se sont multipliés les canaux IRC.

éphémères ou qu'elles le seraient plus que d'autres genres de collectifs, au point de menacer le lien social (Breton, 2000 ; Jauréguiberry, 2000 ; Wolton, 2005). Cette perspective, qui postulait implicitement que les engagements et les liens auraient été plus étroits, plus forts et plus durables dans d'autres contextes, a depuis lors largement été remise en question, et cela autant à partir de travaux portant sur les sociabilités locales que de ceux portant sur les liens prenant forme en ligne (Wellman, 1999 ; Cusset, 2006 ; Casilli, 2010). Il s'avère que si la sociabilité contemporaine s'est reconfigurée autour de l'individu, qu'elle est davantage élective et de moins en moins ancrée dans le voisinage, la sociabilité qui prend forme en ligne n'est pas, par nature, bien différente de celle qui se développe dans d'autres contextes, et il en va de même de l'évolution qu'ont connue les rapports que les individus entretiennent à différentes appartenances (Singly, 2003 ; Ion, 2012).

S'il est indiscutable que, en ligne comme ailleurs, toutes les communautés ne sont pas appelées à durer, il en est apparemment plusieurs qui ont traversé l'épreuve du temps et ont survécu à une multitude d'épisodes de crise, faits d'autant de conflits et de disparition des dispositifs et plates-formes par lesquels elles ont pris forme. Ainsi, la communauté en ligne au sein de laquelle j'ai enquêté pour ma thèse de doctorat à la fin des années 1990 (Pastinelli, 2007) et qui s'était formée sur un canal d'Internet Relay Chat (IRC) s'est déplacée plusieurs fois après que les membres du groupe eurent progressivement cessé d'utiliser le dispositif IRC vers le début des années 2000. Après un épisode d'interconnexion sur MySpace et différentes expériences de *chat vocal*, un groupe Facebook du même nom que ce canal IRC a été créé en 2008. Ce groupe compte aujourd'hui près d'une centaine de membres, qui étaient tous au nombre des habitués de ce canal IRC il y a vingt ans. Récemment, les uns et les autres échangeaient des nouvelles et discutaient collectivement de leur expérience respective du confinement lié à la pandémie, à peu près de la même façon qu'ils ont partagé leurs inquiétudes et préoccupations en décembre 1999, alors que l'on redoutait le bogue de l'an 2000, en septembre 2011 après les attentats de New York, ou qu'ils ont plus banalement partagé leurs élans d'humeur lors de chacune des innombrables tempêtes de neige qui ont frappé le Québec depuis deux décennies. Contre toute attente, puisqu'il s'agit d'une communauté de gens qui n'avaient *a priori* rien de plus en commun que d'être des adultes québécois utilisant l'IRC, qu'ils présentent des profils socioéconomiques relativement variés et sont éparpillés aux quatre coins de la province, cette communauté existe toujours aujourd'hui. Certes, au fil du temps, elle s'est transformée : certains ont disparu, d'autres se sont joints aux plus anciens, les dynamiques et les positions des uns et des autres ont changé, comme cela se produit – faut-il le rappeler – dans n'importe quel type de communauté. Mais pour les membres de ce groupe, c'est bien toujours de la même communauté dont il est question, communauté que l'on désigne familièrement comme « la gang du canal ». Ce cas est bien loin d'être unique. Parmi les exemples qui me sont familiers, je peux citer celui de la communauté des couturières du forum de discussion de la plate-forme Pattern Review, qui a elle aussi aujourd'hui presque vingt ans et qui persiste toujours sur la plate-forme d'origine de même que sous la forme d'un groupe Facebook. Je peux également citer celui de la communauté du Mudcat Cafe, à l'origine un groupe de discussion consacré à la musique de folk et blues, qui persiste toujours aujourd'hui à la fois par un groupe Facebook, mais surtout par son site Web, qui demeure très animé et où les habitués s'inscrivent collectivement dans une histoire qui dure et se poursuit depuis 1996. Je ne doute pas qu'il existe des communautés encore plus anciennes dans l'univers des militants du logiciel libre et dans tous ces milieux où les gens ont été branchés plus précocement que ne l'ont été les couturières ou les musiciens adeptes de musique folk.

Contrairement à ce que l'on pressentait du caractère éphémère des liens se nouant entre anonymes sur Internet, il semble que les technologies numériques puissent contribuer à ancrer les relations dans un temps relativement long. En effet, passant d'un dispositif à l'autre, c'est parfois la technique qui, par le biais de la récupération automatique ou suggérée des listes de contacts d'une plate-forme à l'autre, encourage le maintien dans la durée de liens qui, autrement, auraient pu se déliter jusqu'à la complète disparition de la communauté.

Références bibliographiques

- BRETON P. (2000), *Le culte de l'Internet. Une menace pour le lien social ?*, Paris, La Découverte.
- CASILLI A. (2010), *Les liaisons numériques. Vers une nouvelle sociabilité ?*, Paris, Seuil.
- COHEN A. P. (1985), *The Symbolic Construction of Community*, Londres et New York, Tavistock Publications.
- CUSSET Y. (2006), « Les évolutions du lien social, un état des lieux », *Horizons stratégiques*, n°2.
- FERNBACK J. (2007), “Beyond the diluted community concept: a symbolic interactionist perspective on online social relations”, *New Media & Society* 9(1), pp. 49–69.
- ION J. (2012), *S'engager dans une société d'individus*, Paris, Armand Colin.
- JAU RÉGUIBERRY F. (2000), « Le Moi, le Soi et Internet », *Sociologie et société*, 32 (2), pp. 135-151.
- LATZKO-TOTH G. (1998), *À la rencontre des tribus IRC : le cas d'une communauté d'utilisateurs québécois de l'Internet Relay Chat*, Mémoire de maîtrise en communication, Montréal, Université du Québec à Montréal.
- PASTINELLI M. (2007), *Des souris, des hommes et des femmes au village global. Parole, pratiques identitaires et lien social dans un espace de bavardage électronique*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- SINGLY F. (2003), *Les Uns avec les autres. Quand l'individualisme crée du lien*, Paris, Armand Colin.
- WELLMAN B. (1999), *Networks in the global village: life in contemporary communities*, Boulder (Colo), Westview Press.
- WELLMAN B., QUAN-HAASE A., BOASE J. *et al.* (2003), “The social affordances of the Internet for networked individualism”, *Journal of Computer-Mediated Communication* 8(3).
- WILSON S. M. & PETERSON L. C. (2002), “The Anthropology of Online Communities”, *Annual Review of Anthropology* 31, pp. 449-467.
- WOLTON D. (2005), *Il faut sauver la communication*, Paris, Flammarion.
- YUAN E. J. (2013), “A culturalist critique of online community in new media studies”, *New Media & Society* 15(5), pp. 665-679.